

L'AUTOMNE

Je visitais encor, seul, la vaste forêt,
Pour aimer les soupîrs, les chants de
la nature ;

Par des divers sentiers, marchant triste
et muet,

Je contemplais les bois, les vallons
sans verdure.

Je voulais écouter le gentil troubadour
Qui faisait au printemps résonner la
ramure ;

Mais il n'était plus là pour chanter
son humour,

Pour gazouiller en paix son rejouissant
murmure.

Je regardais pour voir les ormes, les
bouleaux

A la brise étaler leur verdoyant feuil-
lage ;

Mais je ne vis, hélas ! que des frêles
rameaux,

Dépouillés par le vent, desséchés par
l'orage.

L'Aquilon en fureur son air bour-
donnait,

Et les pins gémissaient leurs com-
plaintes funèbres ;

Blond Phébus assombri regardant du
sommet,

Menaçait de laisser la nature aux
ténèbres.

Du rivage lointain et tonnant ses
sanglots

Mugissait sourdement la terrible Am-
phitrite ;

Je tremblais de frayeur à la voix de
ses flots,

S'agitant avec bruit et roulant dans
leur fuite !

Le givre était venu pour moissonner
les fleurs ;

Et je n'entendais plus les chants de
Philomèle ;

Le deuil et les soupîrs des sombres
profondeurs

Annonçaient les rigueurs d'une saison
nouvelle !

SYLVIO DE LA BAIE

Lower Neguac, N. B.,

24 oct. 1905.